

# Mélanges Religieux

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV. MONTREAL, VENDREDI 2 AVRIL, 1852. No. 52

## ACADEMIE FRANÇAISE.

Discours de M. De Montalembert.

(Suite.)

Messieurs,

Nous avons tous à profiter de l'enseignement qui ressort de la vie et des œuvres de cet homme de bien. Il nous aidera à remplir l'un des premiers devoirs d'une nation envahie par le mal, qui est de répudier dans l'histoire les idées qui menacent dans le présent son repos et son existence. Pour vaincre et arrêter la révolution, il faut avant tout renier l'esprit révolutionnaire. On n'y parviendra point à moins de revenir, comme l'a fait M. Droz, à la vérité tout entière. En politique comme en religion, cette vérité est dans le christianisme, et elle n'est que là. On parle de progrès: depuis que le monde existe, quel progrès approcha jamais de la révélation chrétienne? Elle est la base unique de toute restauration sociale. Elle seule peut redresser, comme parle Bossuet, le sens égaré. L'idée d'autorité ne peut naître que de l'idée de Dieu.

Nos ennemis le savent et le disent: ne soyons ni moins hardis ni moins logiques. Il ne s'agit pas de reconstruire l'édifice politique d'un passé détruit sans retour; il ne s'agit pas de ressusciter les morts, mais bien de reconnaître la vie où elle n'a jamais cessé d'être. Il s'agit surtout de ne pas nourrir la prétention insensée de vivre en s'abreuvant chaque jour du poison qui a tué tout ce qui nous a précédés. Il s'agit d'émanciper le principe chrétien et de se confier à la fécondité réparatrice de la vérité.

Le temps presse; les symptômes alarmants ont surgi en foule à nos yeux. Il faudrait plaindre ceux qui croiraient à une guérison apparente et trop prompte pour n'être pas superficielle; ceux qui prendraient le silence de la déliaison pour une conversion; ceux qui passeraient tout à coup de la terreur à une aveugle confiance. Cette fausse sécurité où nous nous replongeons toujours n'est qu'une des formes de l'orgueil; et l'orgueil est la grande maladie de notre pays et de notre époque. Nous vivons dans un temps infatué de lui-même. Sa supériorité n'est égale que par son impuissance. Car j'appelle impuissance une force qui n'est vaincue que pour être battue, et qui ne sait ni créer ni maintenir. Or, la grande leçon de nos jours, qui effraie en même temps qu'elle console, c'est Dieu qui la donne en confondant l'orgueil et la fausse sagesse des hommes.

Quelle humiliation pour notre outrecuidance, que ce ne soit nécessairement nous avons été chaque jour de proclamer, d'invoquer, de défendre... quoi? Ces premiers rudiments de la vie sociale que les sauvages eux-mêmes ne méconnaissent pas, et dont les noms sans cesse répétés fatiguent nos oreilles: la famille, la propriété, la religion! Voilà donc ce qui est menacé chez nous, dans la France du dix-neuvième siècle! Voilà donc où devait aboutir ces progrès tant vantés, ce perfectionnement indéfini de l'humanité, cette civilisation si fière d'elle-même, cette propagation universelle des lumières, ce triomphe incontesté de la raison! Ce n'est pas le superflu qu'on nous dispute, c'est le nécessaire; ce n'est plus le mystère qu'on nie, c'est l'évidence. La foi en Dieu a disparu pour faire place au fanatisme de l'impossible.

O contempteurs du passé, que vous l'avez donc cruellement vengé!

Pour échapper définitivement au sort douloureux que nous avons entrevu de si près, il n'y a qu'une voie à suivre, celle d'un retour énergique aux lois fondamentales que Dieu a

données pour règle à la conscience et à la société. L'homme éminent dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire a été le type de ce mouvement régénérateur qui peut et qui doit nous sauver. Il a traversé la philosophie, l'économie politique et la politique, pour aboutir au christianisme. Il a substitué au culte de l'humanité celui de la vérité. Il n'a désavoué ni la raison ni la liberté; mais il a compris que l'une et l'autre ont besoin de sanction, de barrière et d'appui, et qu'un frein n'est pas une entrave. Il a su monter de la morale à la religion, de la raison à la foi, de la philanthropie à la charité, de la discussion à l'autorité.

Je n'ose tirer de sa vie un pronostic pour l'avenir de la France et du monde; je me borne à constater que dans la sphère, toujours plus étendue qu'on ne pense, d'une âme honnête et pure, cette vie a vérifié la prédiction d'un homme dont on voit grandir chaque jour la renommée, du comte de Maistre, qui a dit de la révolution française: *Elle fut commencée contre le catholicisme et pour la démocratie; le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie.*

Telles sont, Messieurs, les pensées qui m'ont animé en étudiant la noble carrière de celui que vous m'avez appelé à remplacer parmi vous. On le sait, du reste: quand vous daigniez adopter l'un de ceux qui aspirent à votre choix, rien ne vous oblige à adapter ses opinions; et je n'ai pas cette ambition pour les miennes. Mais vous excuserez, je l'espère, la hardiesse habituelle à un homme qui ne s'est jamais servi de la parole pour brigner le pouvoir ou la popularité, et qui place la réaction morale et sociale dont il est le serviteur passionné, à une hauteur infinie au-dessus de toutes les questions de gouvernement, de constitution ou de dynastie. Que cette réaction doive durer ou triompher, je l'ignore; je n'y compte pas; je cherche surtout à ne me faire aucune illusion sur ses forces; mais je tiens qu'il faut profiter de la trêve qu'elle nous a vainement procurée pour proclamer la vérité sans détour. Après cela, que nous soyons vaincus ou vainqueurs, c'est le secret de Dieu. Ce qui importe, c'est de pas avoir préparé soi-même la catastrophe où l'on succombe, et après sa défaite de ne pas devenir le complice ou l'instrument de l'ennemi victorieux. Je me souviens à ce propos d'une belle réponse attribuée à un plus chevaleresque des révolutionnaires, à M. de Lafayette. On lui demandait ironiquement ce qu'il avait pu faire pour le triomphe de ses doctrines libérales sous l'Empire; il répondit: *"Je me suis tenu debout!"*

Il me semble, Messieurs, que cette fière et noble parole pourrait servir de devise et de résumé à votre histoire. L'Académie française a le droit, elle aussi, de dire: Je suis resté debout! Depuis que la sorte et dure main du cardinal de Richelieu l'a fondée, elle a subi bien des orages sans s'y rompre, traversé bien des régimes sans s'infecter à aucun. Quelles qu'aient pu être les défaillances individuelles, elle n'a jamais complètement abdiqué devant le monopole de l'opinion dominante ou devant l'éternité chimérique de la force contemporaine.

C'est votre indépendance qui est le gage de votre durée. En plein dix-huitième siècle, un prêtre, parlant en votre nom, devant la tombe ouverte de Voltaire, osa blâmer hautement ce triompheur de n'avoir pas dédaigné la triste célébrité qu'il s'acquiert par l'audace et la licence. Nous n'accorderons pas aux pygmées qui se disputent aujourd'hui la dépouille de Voltaire la convenue que vous avez refusée au plus formidable esprit que le mal ait jamais enfanté. L'esprit révolutionnaire, qu'il faut combattre partout, sera réprimé par nous dans le domaine des lettres, du style, de la langue. Vous défen-

drez la société contre l'empire fatal de la phrase. Vous vengerez notre langue, chaque jour insultée par l'emploi sacrilège des termes, des images, des symboles empruntés à la religion, par la prostitution des mots les plus saints aux choses les plus sonillées. Les bons écrivains ne sauraient être révolutionnaires; s'ils commencent quelquefois par là, ils s'en corrigent; s'ils le deviennent, après avoir brillé par ailleurs, leur châtimement ne se fait pas attendre: ils cessent d'être et ne comptent plus. Oui, sauver cette langue française, qui est la forme la plus attrayante, la plus expansive de la vérité, c'est une mission qui vous appelle, Messieurs, aux premiers rangs dans l'œuvre de la régénération sociale, et qui vous attirera toujours le respect, la sympathie, les vœux de tout ce qui aura conservé parmi nous les traditions de l'ordre, de l'esprit, du goût et du bon sens.

Ainsi s'explique et se justifie cette suprême ambition des âpres lutteurs de l'arène politique, qui est de venir se reposer à nos côtés. Cette distinction, déjà si recherchée du temps de Bossuet et de Montesquieu, est devenue aujourd'hui la véritable couronne et la seule durable des vies les plus glorieuses.

Pour moi, qui n'étais indiqué à vos suffrages que par des titres si peu nombreux et si contestés, je ne saurais vous exprimer assez la reconnaissance que je vous dois. Vous m'avez ouvert un milieu de la tempête le port que n'atteignent pas toujours les plus généreux courages. Vous me permettez d'y retrouver chaque jour des modèles, des amis éprouvés dans d'autres luttes, et d'anciens adversaires transformés en alliés. Il me sera donné d'y vivre avec eux, d'y apprendre et d'y goûter cette équité, cette impartialité, cette mesure qui font la force et le charme de votre existence. Heureux si je puis désormais, loin des fatigues, des mécomptes, des animosités de la vie politique, me consacrer tout entier aux nobles études, aux laborieux loisirs dont c'est ici le sanctuaire.

Mais j'ai trop parlé de tout pour avoir le droit de parler de moi-même, pour me confondre en actions de grâces. J'ai hâte de finir: car je comprends et je partage votre juste impatience d'entendre cette grande voix, trop longtemps muette, et qui me vaudra votre indulgence en me faisant oublier.

(Ce discours, si fréquemment interrompu par des marques d'approbation, est suivi de trois salves d'applaudissements.)

REPONSE DE M. GUIZOT.

Je ne sais, monsieur, si vous rappelez la première circonstance dans laquelle j'ai eu l'honneur de vous connaître; pour moi, je m'en souviens et je m'en suis toujours souvenu avec un vif sentiment d'intérêt et de plaisir. Vous étiez bien jeune alors; vous aviez à peine dix-neuf ans, vous reveniez de Suède, où monsieur votre père était ministre du roi Charles X. Les luttes que soutenaient les vieilles institutions suédoises vous avaient puissamment intéressé et attaché. Vous sentiez le besoin, et de concert avec la France, dans la balance de l'Europe, le poids décisif d'un héros, son roi. Vous désiriez que ce que vous aviez vu et senti dans la patrie de Gustave-Adolphe fût connu et compris dans celle du cardinal Richelieu, son ferme allié. Je m'empressai d'aider à l'accomplissement de votre désir. Ce fut là, Monsieur, notre première rencontre et votre premier écrit.

Il y avait déjà dans votre ouvrage un esprit et un talent rares, et j'en fus frappé; mais je fus encore plus frappé de vous-même que de votre ouvrage. Des pensées si sérieuses avec des émotions si vives, tant de gravité dans le cœur avec tant d'ardeur dans l'imagination, votre foi profonde et naïve, votre physionomie, votre langage pleins et en même temps de réflexion et de passion, et votre extrême jeunesse laissant éclater toutes les richesses de votre nature avec son inexpérience impétueuse, ses grands et ses beaux instincts, tout cela vous donnait, Monsieur, un caractère original et plein d'attrait qui, dès ce jour, me saisit vivement, et me fit pressentir pour vous un noble avenir.

Bien des années, Monsieur, se sont écoulées depuis cette époque, et notre relation a subi bien des vicissitudes. Nous avons été longtemps étrangers l'un à l'autre; et souvent adversaires. Né dans le sein de l'église catholique, vous avez, dès vos premiers pas, pris place, et une grande place, parmi ses plus zélés défenseurs. Je suis resté fidèle à la foi protestante de mes pères. J'ai eu l'honneur d'être longtemps conseiller de la monarchie de 1830, et vous avez longtemps combattu, non cette monarchie elle-même, mais la politique qu'elle a presque constamment pratiquée, la jugeant conforme aux intérêts supérieurs du pays. Malgré tant et de si graves dissentiments, je n'ai jamais cessé, Monsieur, de ressentir pour vous l'intérêt et le goût que vous m'avez d'abord inspirés. Au milieu des luttes de la vie publique, et quoique souvent atteint de vos coups et forcé de vous porter aussi les miens, j'ai toujours eu l'instinct d'une secrète sympathie qui naissait au fond du moins dans leur but intime et dernier, nos vœux et nos efforts. Sentiment dont vous ne vous êtes guère douté, que je n'écouterai point quand j'aurais vous combattu, mais que j'ai plus d'une fois retrouvé à un moment même du combat, et que je prends plaisir à vous exprimer aujourd'hui.

Je serais surpris, Monsieur, si le cours des années et les enseignements de la vie ne j'en eussent pas sur vous le même effet que j'en ai éprouvé. Plus j'ai pénétré dans l'intelligence et dans l'expérience des choses, des hommes et de moi-même, plus j'ai senti en même temps mes convictions générales s'affermir et mes impressions personnelles se calmer, s'adoucir.

L'équité, je ne veux pas dire la tolérance envers la foi religieuse ou politique des autres, est venue prendre place et grandir à côté de ma tranquillité dans ma propre foi. C'est la jeunesse, ce sont ses ignorances naturelles et ses préoccupations passionnées qui nous rendent exclusifs et après dans nos jugements sur autrui. A mesure que je me détache de moi-même et que le temps m'emporte loin de nos combats, j'entre sans effort dans une appréciation sereine et douce des idées et des sentiments qui ne sont pas les miens. Vous le savez, Monsieur: "Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père", a dit Notre-Seigneur Jésus-Christ; il y a plusieurs routes ici-bas pour les gens de bien, à travers les difficultés et les obscurités de la vie; et ils peuvent se réunir au terme sans s'être vus au départ, ni rencontrés en chemins.

Vous en êtes, Monsieur, vous et votre vertueux prédécesseur, un frappant et bel exemple. J'aurais pu être deux hommes de bien et de talent n'ont plus différé l'un de l'autre, et à leur début dans la vie, et pendant le cours de leur carrière, et dans l'emploi qu'ils ont fait longtemps des dons que Dieu leur a départis.

Imbu, dès sa première jeunesse, et malgré

les efforts contraires de ses pieux parents, des idées qui préparaient la révolution, M. Droz entra au même moment dans la vie active et au service, au service noble de cette révolution née d'hier et déjà sortie de son berceau l'épée à la main. Dès que la France, honorée au dedans, fut attaquée au dehors, le jeune philosophe se fit soldat; et, dans les rangs de cette armée du Rhin si sincère et si dévouée et si glorieuse, il ne cessa point d'être un philosophe; il étudia l'antique, Montaigne et Rousseau sous la tente et au bivouac. Rentré, après trois ans de campagne, dans la vie civile, il échangea l'uniforme du capitaine contre l'habit du professeur; et dans l'enseignement public, ce furent aussi ses convictions philosophiques qui le guidèrent et qu'il s'appliqua à propager, car il était de ceux qui croient que la vérité ne veut point un culte oisif, et que les esprits qu'elle éclaire de sa lumière sont chargés d'étendre son empire. Il était d'ailleurs d'une nature expansive autant que douce, et possédée sans bruit, mais constamment du besoin de répandre et d'accréditer parmi les hommes ses idées, ses sentiments, ses vues et ses espérances pour le bien et l'honneur de l'humanité. Lorsque, en 1803, il quitta l'enseignement et sa ville natale pour venir se fixer à Paris, ce fut encore au milieu des philosophes qu'il vint, entouré de leurs souvenirs et de leurs conseils. Tracy et Cabanis furent ses patrons et ses amis. Il commença à écrire; et, pendant plus de vingt ans, ses ouvrages philosophiques, politiques, littéraires, ses romans mêmes furent empreints du même caractère. Ce n'est point la philosophie du dix-huitième siècle dans son travail d'agression contre les anciennes croyances et les anciennes lois de la société; l'esprit destructeur a disparu; il répugnait absolument à la raison droite, au sens moral, au cœur juste et doux de M. Droz. Les doctrines matérialistes ou égoïstes, les passionnés cyniques ou haineuses ne lui étaient pas moins antipathiques; son âme les repoussait énergiquement; et ce qu'il avait vu de leurs œuvres, dans le cours de la révolution, avait ajouté aux lumières instinctives de sa nature, les leçons palpables de l'expérience. Soit qu'il traite des divers systèmes de la philosophie morale, ou des applications de la morale à la politique, ou des principes ou de l'influence de l'économie politique, soit qu'il analyse les plaisirs du beau dans les arts ou les secrets du bonheur dans la vie, les idées et les tendances du dix-huitième siècle se redressent, s'apaisent et s'épurent en passant à travers son âme; c'est uniquement par leurs côtés nobles et bienveillants qui les retiennent et les développent; il travaille à les délayer et les arroger de l'esprit humain; et de mépris pour le passé, et des tyrannies théoriques, et des extravagances démagogiques: il les respecte et qu'il les ont outragés; il ménage ce qu'il les ont brisé; il ne veut ni de leurs laides, ni de leurs ravages; mais il garde leurs promesses et leurs espérances. Il est resté charmé des brillantes perspectives que le dix-huitième siècle a ouvertes devant le genre humain; il est toujours plein de confiance dans les penchants naturels et les forces propres de l'homme, et dans la puissance de la philosophie pour la réforme et le progrès de la société. Il monte chaque jour vers les régions plus hautes et plus pures; mais c'est encore le philosophe qui monte seul, le flambeau de la raison humaine à la main; il n'a point encore entre vu une autre lumière sur sa route, ni un autre guide sur ses pas.

(A continuer.)

## BERTELON.

### BERTAL.

Episode des Guerres d'Afrique.

(Suite.)

— Oui, cette matière est bien belle, mais elle est bien lugubre, répondit le jeune homme; elle est grande, mais sauvage.

Ayez un peu de patience, jeune homme; et la scène va changer. Là-haut, plus à droite, tenez, derrière ces massifs d'arbres que nous commençons à apercevoir — est la nature vivante, verte, fraîche, gracieuse et pleine de vigueur; elle a aussi son grandiose et son sublime. — En cet endroit ils furent obligés de se débattre de nouveau pour passer un dernier défilé plus rude, plus escarpé que tous les autres; cette marche fut longue et pénible; leurs montures fatiguées trébuchaient à chaque pas; ils mirent pied à terre et les conduisirent par la bride.

Après une demi-heure environ, ils atteignirent enfin le sommet de la rampe, et là le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les dédommagea amplement des fatigues du voyage.

Sur un immense plateau, doucement incliné vers le sud, et couronné de jardins placés en amphithéâtre au penchant de la montagne, s'élevaient de toutes parts des massifs d'orangers et de citronniers; des grenadiers et des

lauriers roses; à l'extrémité sud on voyait le premier plateau du Hammal, dont le sommet grisâtre, reposant sur une base toute couverte de verdure, semblait un chef de vieillard sur un corps de jeune homme. A ses pieds, et en face des voyageurs, s'étendait une magnifique cascade dont les vagues noircies contrastaient admirablement avec quelques rochers de craye blanche qui se trouvaient à côté....

De toute cette verdure s'échappaient quelques filets de fumée attestant, ainsi que le cri des enfants, le bèlement des troupeaux, et l'aboiement des chiens, la présence d'une tribu et d'une riche tribu, à en juger par ses nombreuses huttes et la grande quantité d'habitants qui en sortit, dès qu'elle parvint des trois voyageurs et fut signalée.

Alors le caïd, se tournant vers Bertal, lui dit, en posant ses mains sur sa poitrine: Mon fils, voici ma demeure, ta présence, l'honneur; que le Seigneur protège ton entrée et ta sortie, mais puisse cette dernière n'avoir jamais lieu!

A ces mots, ils descendirent vers la tribu, qui, dès ce jour, compta un enfant de plus....

Deux ans s'étaient écoulés, depuis les événements que nous avons rapportés dans les deux précédentes chapitres, sans qu'il fût arrivé rien de remarquable dans le *dachira* du cheik de *Sub-el-Arba*.

Quoique Bertal eût été d'abord un objet de haine et de jalousie pour les Arabes du *dachira*, qui voyaient d'un œil d'envie la faveur du jeune homme auprès de leur chef, il se montra toujours si réservé envers eux, il si

dentifia si promptement avec leurs habitudes et leur langage, qu'il finit par devenir un des leurs, et quelques mois après on ne faisait même plus attention à lui.

Nous reprendrons votre récit vers un soir de la fin de septembre, et le lecteur vaudra bien nous suivre sous la *gourbia* du cheik Ben-Ali-Méhémét, située au milieu d'un *haaseh*, espèce de cour entourée d'édifices de pierre, dont la construction, loin d'être irréprochable, attestait toutefois de la part du *mollam*, ou architecte de l'époque, une précision et un soin qu'il n'apportait pas dans l'habitation des simples Kabyles.

La *gourbia* sous laquelle le cheik et sa famille prenaient le repas du soir était une pièce assez spacieuse, oblongue, et dont le plafond ne laissait voir aucune ouverture. A l'une des extrémités de cette pièce se trouvait une petite estrade élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du plancher, avec une balustrade qui régnait à l'entour. C'est là qu'étaient placés les lits, c'est-à-dire des paillasses couvertes de tapis plus ou moins riches; divers instruments de chasse et de guerre ornaient les murailles.

Au milieu de cette pièce et sur une très grande et très épaisse natte, on voyait une table de six pieds à peu près; à peine élevée de quelques poignées au-dessus du sol. Elle était couverte d'énormes plats de bois, de formes gracieuses mais rustiques, contenant encore des restes de couscous, d'agneau garni d'artichaud et entouré d'une sauce faite avec du lait d'aufs et du jus de citron; d'un chou

farcy de riz et de chair de poule; de moiton haché, garni de maillons, d'amandes et de raisins secs. Des cruches, de formes agréables, remplies d'eau, étaient placées près des convives, qui prenaient en ce moment le café.

Bertal et Ben-Ali étaient assis à droite et à gauche du cheik Ben-Ali-Méhémét. La plus ancienne femme et la fille aînée du cheik se trouvaient en face de lui; deux domestiques, drapés dans leurs burnous et ressemblant à des esclaves romains, se tenaient au fond de la pièce.

Les deux femmes étaient habillées d'une espèce de longue chemise de toile très fine, qui leur descendait du cou jusqu'à la chevillle.

Les hommes étaient enveloppés d'un kaïk, vêtement fort léger mais aussi fort incommode, parcequ'il retombe à tout instant à cause de sa longueur. Cet inconvénient explique de quelle utilité est pour les Arabes la ceinture, aussitôt qu'ils ont besoin d'agir; et de là toute l'énergie de cette expression allégorique de l'écriture: *Evait les reins ceints.*

Ainsi donc, mon père, ce n'est que par des mots pris de différents côtés, que vous avez pu apprendre à parler le français, comme vous le faites aujourd'hui? dit Bertal, en chassant une bouffée de tabac.

— Oui, mon fils; soit auprès de marchands arabes qui savaient le parler, soit dans vos camps et vos villages où j'allais quelquefois. Mais les questions me font penser que tu n'as pas encore répondu à celle que je t'ai déjà faite sur les motifs qui avaient pu te décider à quitter, si jeune, ton pays et ta famille.

A ces paroles, le visage de Bertal se convulsa d'un sursaut et il parut être en proie à une violente lutte intérieure; puis, après un instant de silence, il dit lentement à Ben-Ali-Méhémét, qui cherchait péniblement à tendre sur un coussin une de ses jambes goutteuses enveloppées de linges:

— C'est une histoire aussi triste qu'elle est simple et courte. Quelque temps après la mort de mon père, ancien officier de marine, qui nous laissa en mourant, il y a bientôt six ans, une propriété assez considérable, un incendie dévora, en une nuit, tout ce que nous possédions; il ne resta que quelques arpents de terre qui furent vendus pour vivre, par ma mère, ma sœur et moi.

Deux ans à peine s'étaient écoulés, ma mère mourut aussi, nous laissant un avenir de misère qui devait bientôt se faire sentir, car la somme produite par la vente de nos terres, était épuisée, et il me fallut chercher, pour protéger ma sœur, un moyen de salut. Pour le prix de seize cents francs, je m'engageai à la place d'un jeune soldat désigné par le sort, sans avoir même la force de pouvoir embrasser, avant mon départ, celle que je ne devrais plus revoir. J'arrivai dans le corps de spahis, où je n'étais que depuis quelques mois; lorsqu'il nous nous sommes rencontrés. Vous savez le reste!

— Et qu'est devenue votre sœur depuis cette époque?

— Morte, répondit Bertal d'une voix émue, morte un mois après mon départ. — Il cacha sa